

Le miroir et le ruban
Note sur
Ogr, d'Onuma Nemon
Tristram éd., janvier 1999

La note de lecture est ingrate : elle n'a pas le droit de donner de pistes pour appréhender une œuvre. Elle ne peut que permettre d'entrevoir l'orée de la phrase.

Et pourtant... L'O.V.N.I. qu'est pour nous *Ogr*, d'Onuma Nemon, incite à en dire plus et à susciter l'écriture de la lecture. Ainsi, de chaque texte qui composent cette œuvre, nous pourrions dégager une force extra-textuelle. Les deux parties du livre donnent déjà ces indications de lecture : I. Quitte & Monte. Livre de Nicéphore. II. Amères loques. Livre de Nicolaï. À savoir : la photographie (n'est-ce pas Nicéphore Niepce qui est convoqué ici ?) et l'Amérique, version dépréciée.

La photographie est l'outil de l'observateur, quand Esope et Hugo (p. 14) n'ont plus cours, et qu'il y aura « du monde, toujours, sur le bord du livre. » (p. 115) Qu'on ne s'y trompe pas ; si la photo est l'auxiliaire de l'observateur (myope ?), la source réside dans le Livre, le grand Tout bien connu pour n'avoir jamais été atteint. Écrire en reprenant les vieilles recettes (de grand-mères ou du grand Albert) : « ici je m'affaire à travailler (...) selon cette théorie toujours tenue de romantiques allemands, de se trouver le plus bas possible, dans la gloire même. » (pp. 111, 112)

Mais l'œil de l'*Ogr* n'est pas pour autant héritage du miroir de Stendhal. D'abord, la photographie n'est pas biographie, même subtilement démantelée, jovialement déviée et faussée, comme chez Beyle. La *Photographie des temps rances* est une saisie d'objets (animés, inanimés) dans une « banquise de *étant* » (Genet). Chez Onuma Nemon, l'accent est mis sur le gel de la crispation plutôt que sur l'inconnu ontologique. La photographie de Nemon n'a pas l'acuité ni la sécheresse de la gravure et de l'écriture. L'eau forte cisaille, ronge et fait pleurer les surfaces ; la photographie protège et fossilise son objet d'une couche de glace. L'être n'est dès lors plus rien d'évolutif : le mirage est réel où il serait vain d'attendre un geste des formes capturées. D'où la naissance, dans l'*Aube de l'Industrie* comme ailleurs, d'une nouvelle existence : l'écriture retire le glaçage et met à nu un chromo. Le lecteur insufflera à son tour sa vitalité. Ainsi de l'*Aube* : on imagine des poupées de cire aux yeux fixés et aux voix ventriloques. Elles restent immobiles devant un Zenon mordoré, maquereau rutilant. Voilà ce que je ferais entendre si je devais formuler mon imagination lectrice. Ce texte qui n'était rien pour moi se gonfle de ma subjectivité propre, parce qu'il avait été désossé et brossé pour que je puisse le phagocyter. La lecture de Nemon nous incite à offrir une (notre) identité à Personne, sans contrepartie. Onuma Nemon, mon nom est personne.

Nous voilà donc absorbé. D'abord dans le corps de l'écrit (banalité néoromantique) puis dans le système digestif du texte. Magdalena et bien d'autres personnages participent de notre (d)éjection. Dostoïevski (*Le Sous-sol*) ou Louis-René des Forêts (*Le Bavard*) ont déjà travaillé sur l'usure de l'intérêt du lecteur. Nemon l'expulse — chimiquement, analement. *Magdalena, la Grosse*, qui ingurgite 1200 kg de chocolat par jour n'est « Plus rien qu'une bouche qui vous dévore et parle en même temps. » Le corps du texte grossit à nos dépens et on sait où il s'alimente encore : le